

FEUILLE DE ROUTE 1

Pour un oui ou pour un non – Nathalie Sarraute

PARTIE 1 – L'OUVERTURE : une apparente banalité

Délimitation du passage (pages 21 - 26)

Du début de la pièce jusqu'à la révélation du malentendu :

Dernière réplique de la partie :

«Tu m'as laissé retomber en disant "C'est biiien...ça..." »

Questions d'analyse

1. Quelle est la situation de départ entre H1 et H2 ?
Comment la pièce installe-t-elle une atmosphère apparemment banale ?
2. Quels indices montrent qu'une tension sous-jacente existe dès le début ?
3. Comment Sarraute met-elle en valeur la fragilité de l'amitié dans ces premières pages ?
4. Comment le langage, les silences ou le ton participent-ils à la montée de tension ?

Corrigé détaillé

1. Situation de départ et atmosphère banale

La scène d'ouverture installe deux amis dans un décor neutre et une conversation banale, qui paraît dénuée d'enjeu dramatique précis. On assiste à un échange routinier, fait de remarques sur le quotidien, de retours sur des événements récents, comme un simple bilan d'une amitié tranquille. Pourtant, Sarraute excelle à montrer qu'il n'y a jamais de neutralité véritable dans le dialogue : le décor vide, le propos ordinaire servent de masque à une tension larvée . L'absence de décor, l'économie d'éléments scéniques rendent chaque mot plus perceptible, chaque infime hésitation plus marquante. On a donc d'emblée un espace où tout vacille, où le faux calme prépare la crise.

2. Indices d'une tension sous-jacente

Dès les premières répliques, un malaise apparaît : H1 n'est pas pleinement dans l'échange, il multiplie les sous-entendus (« Non, rien... tu trouves ? ») et semble éprouver une gêne qu'il n'arrive pas à formuler. Les non-dits, l'hésitation, les blancs, les faux rires révèlent une communication fragilisée. Tout passe par les creux du dialogue : regards fuyants, mots annulés, suspensions qui trahissent l'anxiété derrière la banalité .

Les phrases interrompues et les relances révèlent bien plus qu'elles ne cachent : la pièce joue constamment sur ce qui n'est pas avoué, sur le « presque-dit ». L'élève remarquera que ces signes, à peine visibles, sont essentiels pour comprendre la montée inexorable du conflit.

3. Fragilité de l'amitié

Sarraute met au premier plan la précarité du lien amical : il suffit de peu (« un rien ») pour que tout chancelle. L'inquiétude de l'un, la minimisation de l'autre, la peur de blesser ou d'être blessé nourrissent un climat d'incertitude. Les questions hésitantes, les justificatifs maladroits (« si quelque chose ne va pas, tu me le diras, n'est-ce pas ? ») montrent à quel point cette amitié est suspendue au fil de ce qui ne se dit pas. Chez Sarraute, il n'y a pas de grand événement, il y a l'usure de l'amitié par l'insignifiant ». Ainsi, la moindre fêlure peut devenir fracture.

4. Rôle du langage, des silences, du ton

Le langage n'est pas ici transparent : il dissimule, biaise, blesse plus souvent qu'il ne rapproche. Les silences sont omniprésents : on note de nombreux blancs, des suspensions, des moments où l'interlocuteur refuse d'aller plus loin.

Chez Sarraute, ce sont les espaces vides entre les mots qui portent tout le drame : la conversation patine, s'enlise, et c'est cette lenteur même qui prépare l'irruption du drame

». Le ton également évolue : fausse décontraction de H2, nervosité croissante de H1. En conséquence, la montée de tension s'opère dans le silence et la demi-teinte, non dans l'affrontement direct.

1. Le pouvoir caché des mots et du silence

Question : Au début de la pièce, H1 cherche à comprendre pourquoi H2 s'est éloigné de lui. Comment H2 décrit-il la cause de leur différend ? Pourquoi est-ce si difficile pour lui de nommer précisément le problème ?

Pistes de réflexion pour la dissertation :

- **La nature du conflit :** Le conflit ne vient pas d'une dispute ouverte ou "des mots comme ça", mais de "mots qu'on n'a pas eu". H2 insiste sur le fait que la cause est un "rien", quelque chose qu'on ne peut pas vraiment dire ou nommer. C'est ce "rien" qui a provoqué son éloignement.
- **L'indicible et le "sous-jacent" :** La difficulté à exprimer la cause du malaise montre bien l'importance de ce qui n'est pas dit. H2 craint que le simple fait d'évoquer ce "rien" ne soit en soi problématique ("ça peut vous entraîner").
- **L'intonation et le non-verbal :** La véritable offense ne réside pas dans les mots "C'est bien, ça", mais dans l'intonation, l'accent sur "bien", l'étirement du mot et le "suspens" avant "ça". Cela montre que le langage, pour Sarraute, dépasse les mots eux-mêmes pour inclure toute la charge affective et relationnelle qui les entoure.

2. La condescendance, un mot-clé pour décrypter les relations humaines

Question : H1 propose le mot "**condescendant**" pour décrire ce que H2 a ressenti. Pourquoi ce mot est-il si important dans leur discussion ? Comment aide-t-il (ou pas) à résoudre leur conflit ?

Pistes de réflexion pour la dissertation :

- **Le vocabulaire de Sarraute :** Le mot "condescendant" est un exemple parfait du vocabulaire que l'autrice affectionne. Il ne décrit pas une action violente, mais un **mouvement intérieur subtil**, une posture de supériorité qui cherche à diminuer l'autre. H2 explique qu'avec sa phrase, H1 l'a "soulevé par la peau du cou" pour le rabaisser ensuite.
- **Une tentative de rationalisation :** En proposant ce mot, H1 tente de donner un nom "officiel" et compréhensible au sentiment diffus de H2. Il suggère même que ce mot aurait pu servir de "circonstance atténuante" devant un tribunal. C'est une façon de ramener l'indicible à quelque chose de socialement acceptable.

- **L'échec du mot** : H2 accepte d'utiliser le mot pour l'expérience avec les voisins, mais le conflit est bien plus profond. Le mot "condescendance" n'est qu'une étiquette qui simplifie une dynamique complexe de pouvoir, de jugement et de positionnement social que H2 ressent viscéralement.

3. Le tribunal imaginaire et l'absurdité des normes sociales

Question : H2 raconte avoir fait des démarches auprès de "jurés des cours d'assises" pour obtenir "l'autorisation" de rompre avec son ami. En quoi cette scène est-elle absurde ? Que révèle-t-elle sur le poids des conventions sociales dans les relations amicales ?

Pistes de réflexion pour la dissertation :

- **Une métaphore de la pression sociale** : ce tribunal n'existe évidemment pas. Il représente **le jugement de la société**, des "gens normaux", des "gens de bon sens". Il est socialement "interdit" de rompre une amitié "pour un oui ou pour un non", c'est-à-dire pour des raisons qui ne sont pas considérées comme valables ou légitimes.
- **L'absurdité de la situation** : la scène est comique et absurde car H2 applique une procédure légale (demande, enquête, casier judiciaire) à un sentiment intime et subjectif. Le verdict est prévisible : sa demande est "déboutée". Cela montre le décalage entre le ressenti individuel et les règles implicites de la vie en société.
- **Le thème de la rupture** : Le titre de la pièce, "Pour un oui ou pour un non", est présenté ici comme un motif de condamnation. La société n'accepte pas que des liens profonds soient brisés pour des "riens". Cette scène souligne à quel point les deux personnages se sentent piégés par l'obligation de maintenir une amitié parfaite en apparence, même lorsque le lien est intérieurement brisé.

PARTIE 2 – LE CONFLIT : La faille s'élargit

📌 Délimitation du passage (pages 26 - 38)

De « Dis-moi, c'est ce que tu as exposé dans ta demande ? ... » jusqu'à " Eh bien , de l'autre côté, il y a les "ratés" "

🤔 Questions d'analyse

1. En quoi la phrase « C'est bien, ça... » marque-t-elle en définitive à partir de cet instant un basculement du dialogue ?
2. Comment le langage devient-il une arme dans ce passage ? Citez des exemples de non-dit ou de sous-entendu.
3. Quels sont les traits psychologiques de H1 et H2 dans cette partie que l'on pourrait mettre en avant ?
4. Comment ce passage montre-t-elle la difficulté de communiquer dans l'amitié ? Pensez à exploiter la notion de tropismes.

1. La phrase du basculement

« *C'est bien, ça...* » : simple en apparence, la phrase provoque la tempête. Pour H2, elle n'avait rien de particulièrement chargé ; pour H1, elle est vécue comme un camouflet, teintée d'ironie, potentiellement moqueuse. Sarraute fait du détail infime un séisme relationnel... Ici, la blessure est moins dans ce qui est dit que dans la manière dont l'autre reçoit ce qui est dit ». Ce moment est crucial : on passe de la cordialité à l'affrontement, le dialogue devient procès.

2. Le langage comme arme, non-dits/sous-entendus

Dès l'énoncé de cette phrase, tout ce qui suit n'est qu'une suite de répliques cinglantes, d'accusations, de tentatives de justification avortées. Les mots sont déployés comme autant de projectiles : H1 décortique le moindre ton, la moindre hésitation ; H2 minimise, ironise, se défend maladroitement (« *Tu te fais des idées...* »).

Les malentendus s'accumulent parce que chacun surinterprète l'autre. Le vrai conflit n'est pas de surface, il est dans la façon dont les personnages refusent d'accéder à la part la plus vulnérable d'eux-mêmes . Les sous-entendus se multiplient, les accusations implicites fusent, aucune explication ne satisfait.

3. Portraits psychologiques

- **H1** : hypersensibilité, besoin d'explication, volonté de tout comprendre, blessure à vif. Il refuse la légèreté, cherche un sens profond à chaque mot.

- **H2** : défense par l'ironie, refus de la solennité, ne comprend pas la souffrance de l'autre ou feint de ne pas la comprendre.

H1 incarne le tropisme sarrautien : il ressent plus qu'il n'analyse et s'épuise à vouloir mettre des mots sur l'indicible. H2 se dérobe, se protège en feignant de passer à autre chose .

4. Difficulté de communiquer

La pièce montre la tragédie d'amis incapables de sortir de leur subjectivité pour accueillir celle de l'autre. Chacun parle pour lui-même et interprète l'autre à travers son propre prisme. Les efforts de compréhension sont détournés en accusations, doublés d'un orgueil blessé qui empêche tout rapprochement sincère. Ce dialogue manqué est, pour Sarraute, paradigmatique des relations humaines. Même les plus proches échouent à s'écouter vraiment, la vraie parole reste toujours inaccomplie.

Le langage comme arme : non-dits et sous-entendus

Question : Dans ce passage, le langage devient une arme entre H1 et H2. Relevez au moins deux exemples précis de non-dits, de sous-entendus ou de mots détournés et expliquez comment ils révèlent :

- l'agressivité cachée
 - ou l'impossibilité de se comprendre. Pour chaque exemple, montrez comment Sarraute utilise le dialogue pour créer une tension dramatique.
-

Psychologie des personnages : H1 et H2, deux visions du monde

Question : Quels traits psychologiques de H1 et H2 ce passage met-il en lumière ? Complétez le tableau suivant en relevant **deux citations par personnage** qui illustrent :

- leur rapport au bonheur,
- leur rapport à l'autre,
- leur rapport au langage.

Personnage	Rapport au bonheur	Rapport à l'autre	Rapport au langage
H1	Ex. : « <i>Le Bonheur. Oui. Les bonheurs. Et quels bonheurs!</i> »		
H2		Ex. : « <i>Tu es jaloux.</i> »	

La citation de Verlaine

Pourquoi Sarraute choisit-elle de faire référence à Verlaine ici ? Que représente Verlaine pour H1 et pour H2 ?

Nathalie Sarraute introduit une citation détournée de Verlaine (« La vie est là, simple et tranquille ») pour souligner l'opposition fondamentale entre H1 et H2, tant sur le plan esthétique qu'existential.

- Pour H2 :

Verlaine incarne une émotion pure et spontanée, un bonheur simple et contemplatif. Quand H2 s'exclame « La vie est là... » devant la fenêtre, il exprime une adhésion immédiate au monde, une forme de poésie vécue qui échappe aux catégories sociales. Pour lui, Verlaine symbolise une

authenticité que H1 ne peut ni comprendre ni accepter. C'est un moment de vulnérabilité et de sincérité, où H2 se révèle tel qu'il est, sans masque.

- Pour H1 :

Verlaine est un cliché poétique, une référence culturelle qu'on cite pour se donner une apparence cultivée, mais sans y croire. H1 utilise les guillemets autour de mots comme « poétique » ou « poésie » pour dévaloriser ce que H2 ressent. Pour lui, la poésie est un artifice, quelque chose de codifié et de socialement acceptable, mais pas une vérité vécue. En ramenant la citation de H2 à Verlaine, H1 réduit son émotion à un stéréotype, niant ainsi sa légitimité.

- Pourquoi ce choix ?

Sarraute utilise Verlaine car il est un symbole de la poésie lyrique, souvent associée à l'expression des sentiments et à la beauté simple. En le citant, H2 croit partager une émotion universelle mais H1 en fait un objet de moquerie. Ce décalage illustre l'impossibilité de communiquer entre les deux personnages : ce qui est sincère pour l'un est ridicule pour l'autre.

b) En quoi la citation de Verlaine, détournée et moquée, illustre-t-elle le conflit entre les deux personnages ?

La citation de Verlaine devient le catalyseur du conflit entre H1 et H2, révélant leurs visions du monde opposées et leur incapacité à se comprendre.

- Statut de la poésie dans leur relation:

Pour H2, la poésie est une expérience intime et libératrice, un moyen d'accéder à une vérité qui dépasse les mots. Pour H1, elle est un artifice social, un outil pour classer et dominer. Quand H1 répond « C'est de Verlaine » avec ironie, il dénonce ce qu'il perçoit comme une naïveté chez H2, une incapacité à voir le monde tel qu'il est (c'est-à-dire, pour H1, un monde de hiérarchies et de règles).

- Manipulation du langage :

H1 utilise les guillemets pour désacraliser les mots de H2. En disant « "poétique" », il transforme une émotion en objet de ridicule, comme s'il mettait des parenthèses autour de ce que H2 ressent. Ce procédé montre comment le langage, au lieu de rapprocher, creuse l'écart entre les personnages.

- Opposition entre "poétique" et "réel" :

Chez Sarraute, le « poétique » n'est pas une échappatoire, mais une autre forme de réalité, tout aussi valable que le « réel » de H1. Cependant, H1 refuse cette idée : pour lui, seul ce qui est nommé, classé et reconnu socialement existe. La citation de Verlaine, parce qu'elle échappe à ces catégories, devient une menace qu'il faut neutraliser par la moquerie.

Conclusion :

La référence à Verlaine n'est pas anodine : elle cristallise le conflit central du texte. H2 y voit une vérité, H1 un cliché. Sarraute montre ainsi que le langage, même poétique, est toujours un enjeu de pouvoir : il peut unir comme il peut diviser, selon la manière dont on l'utilise et dont on le reçoit.

La fenêtre, un espace de révélation et de conflit

a) Que représente la fenêtre pour H1 et pour H2 ?

Personnage	Ce que la fenêtre révèle	Fonction dans le dialogue
H1	<ul style="list-style-type: none"> - Un miroir de ses insécurités : H1 ne voit pas la beauté du paysage, mais une preuve de la marginalité de H2. - Un espace de contrôle : il cherche à détruire ce que H2 aime (« <i>cartes postales</i> »). - Une menace : la fenêtre représente un bonheur qui lui échappe. 	<ul style="list-style-type: none"> - Dénigrement : H1 transforme la contemplation de H2 en caricature (« <i>Tu pourras trouver en bas, chez la papetière, de jolies cartes postales</i> »). - Affirmation de sa supériorité : il refuse de partager l'émotion de H2, montrant ainsi son mépris pour ce qui n'est pas « réel » selon ses critères.
H2	<ul style="list-style-type: none"> - « <i>La vie est là...</i> » (l. 45) : un idéal de simplicité et d'authenticité. - Un lieu de paix : la fenêtre est un espace où il se sent en harmonie avec le monde. - Une échappatoire : c'est un moyen de fuir les normes sociales et le jugement de H1. 	<ul style="list-style-type: none"> - Révélation de soi : devant la fenêtre, H2 se montre vulnérable et sincère. - Tentative de partage : il invite H1 à regarder (« <i>Regarde, la vie est là...</i> »), mais celui-ci rejette son offre. - Symbole de résistance : la fenêtre est le dernier espace où H2 peut exister sans être jugé.

b) En quoi la fenêtre devient-elle un enjeu de pouvoir entre les deux personnages ?

La fenêtre n'est pas un simple élément de décor : elle devient un champ de bataille symbolique, où s'affrontent les visions du monde de H1 et H2.

-Le regard : qui regarde ? qui est regardé ?

- H2 regarde par la fenêtre et y voit une beauté simple. Son regard est contemplatif et désintéressé.

- H1, en revanche, observe H2 qui regarde. Il ne voit pas le paysage, mais l'émotion de H2, qu'il interprète comme une faiblesse ou une provocation. Pour H1, le fait que H2 trouve du bonheur dans ce paysage est une remise en cause de sa propre vision du monde.

- La description du paysage (« ce petit mur, ce toit ») :

H2 décrit le paysage avec des détails concrets (« ce petit mur, ce toit »), montrant son attachement aux choses simples. Ces éléments, anodins pour H1, sont pour H2 chargés de sens : ils représentent une vie authentique, loin des apparences sociales.

H1, lui, nie la valeur de ces détails. En les ramenant à des « cartes postales », il réduit l'expérience de H2 à un cliché, refusant de reconnaître la légitimité de son émotion.

- La réaction de H1 (« C'est de Verlaine »):

Quand H2 dit « La vie est là... », H1 l'interrompt en attribuant sa phrase à Verlaine. Ce geste est une double violence :

- Il nie l'originalité de H2 : ce qu'il ressent n'est qu'une citation, pas une vérité personnelle.
- Il ridiculise son émotion : en la reliant à Verlaine, H1 en fait un stéréotype poétique, donc dépourvu de valeur réelle.
- Il reprend le contrôle du dialogue : en ramenant tout à une référence culturelle, H1 impose sa vision du monde, où seule compte ce qui est reconnu et classé.

Conclusion :


La fenêtre est bien plus qu'un objet : elle est le symbole du conflit entre H1 et H2. Pour H2, elle représente une ouverture vers un bonheur simple et authentique ; pour H1, elle est une fenêtre sur l'étrangeté de H2, quelque chose qu'il faut comprendre pour mieux le dominer.

Sarraute utilise ce motif pour montrer que même les moments de partage apparent (comme la contemplation d'un paysage) peuvent devenir des enjeux de pouvoir. La fenêtre, comme le langage, est un lieu de révélation : elle révèle qui voit, qui est vu, et qui détient le pouvoir dans la relation.

FEUILLE DE ROUTE 3

***Pour un oui ou pour un non* – Nathalie Sarraute**

PARTIE 3 – LE DÉNOUEMENT : L'impossible réconciliation

 **Délimitation du passage (pages 38 - 41)**

De “ Je n'ai pas dit ça...” à “ Non !”.

Questions d'analyse

1. Quelles sont les tentatives de réconciliation et pourquoi échouent-elles ?
2. Comment la pièce propose-t-elle une réflexion universelle sur l'impuissance du langage et la fragilité humaine ?
3. Quelles marques de style Sarraute applique-t-elle particulièrement dans cette clôture ?
4. Quel sens donner à la fin de la pièce ? Tragique, absurde, révélateur d'un sens particulier ?

Corrigé de la feuille de route 3

1. Tentative puis échec de la réconciliation

H1 et H2 essaient à plusieurs reprises de « tourner la page », de minimiser la portée du conflit, de ramener les choses à de simples « malentendus » ; mais la blessure persiste, aucun ne parvient à admettre sa part de responsabilité ni à comprendre celle de l'autre. L'orgueil s'allie à la peur d'être vulnérable. Même l'envie de retrouver l'autre se heurte à la certitude qu'il y a eu rupture . L'échec est inéluctable car l'échange tourne à vide.

2. Réflexion universelle sur l'impuissance du langage

Par l'échec de ce dialogue, Sarraute invite à voir que toute communication humaine est menacée du malentendu, du décalage irréparable. Le conflit n'est pas particulier, il est universel : ce qui se joue dans la pièce, c'est la difficulté fondatrice du « vivre-ensemble », la quasi-impossibilité de rejoindre vraiment l'autre par le langage. C'est moins la faute des personnages que celle de la parole elle-même, qui trahit, divise, échoue au seuil du secret de chacun .

3. Marques stylistiques

La dernière partie concentre tout l'art sarrautien :

- Les silences s'allongent, deviennent plus lourds de sens.
- Les phrases sont interrompues, fragmentaires, ponctuées de non-dits que seul le spectateur peut « lire » dans le creux du dialogue.
- Les « tropismes » sont omniprésents : flux de conscience, perceptions à demi-mots, intuitions inachevées.
- Le style, épuré, fait sentir la vacuité tragique de la parole lorsqu'elle ne parvient plus à relier.

4. Sens de la fin

Plusieurs interprétations sont possibles :

- **Tragique** : l'irréversibilité de la perte, l'impuissance à réparer une fêlure.
- **Absurde** : la rupture pour un détail, la disproportion entre la cause et ses conséquences.
- **Révélatrice** : la pièce nous fait toucher du doigt que la fragilité de l'humain, c'est aussi notre difficulté à sortir de nous-mêmes pour rejoindre l'autre.

Ce qui subsiste après la pièce, c'est une lucidité douloureuse, mais éclairante sur la

condition humaine .